

# La littérature et les frontières de la langue maternelle

Mihaela Cojocaru

Univeristé Pétrole-Gaz de Ploiesti, 39, Bd. București, Ploiești  
E-mail: mcojocaru11@gmail.com

## Résumé

*L'Étude présente les aspects de la communication littéraire, en faisant appel aux multiples significations de la légende biblique de la Tour Babel. L'apparition des diverses langues, comme une forme de punition divine, est considérée dans la Genèse comme la source de la faiblesse de l'homme. Une des conséquences de cette impossibilité de communiquer est l'accélération de la traduction de la Bible. Plus de deux mille ans, les savants de l'église chrétienne ont traduit les livres saints en grec, latin, syriaque, slave etc. Les Roumains ont commencé à traduire dans leur langue maternelle les livres de la Septante au XVI<sup>ème</sup> siècle, simultanément avec la consolidation du sentiment national. Cet exercice a fait qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle les traductions littéraires non religieuses se développent rapidement. Après la vague des traductions des autres langues, les auteurs roumains commencent à présenter leurs œuvres dans les langues de l'Europe occidentale.*

**Mots clés:** la Bible, la Tour Babel, traduction, réception, littérature roumaine

## La tour Babel et le plurilinguisme communautaire

Dans la Genèse, chapitre 11, *La Bible* [5] présente la légende de la Tour Babel<sup>1</sup>, nommée ainsi selon la cité où Le Seigneur a mis le désordre dans le langage des gens et les a dispersés sur la terre, en les obligeant de renoncer à leur projet de bâtir une tour ayant un sommet qui touche le ciel:

1 Tout le monde parlait alors la même langue et se servait des mêmes mots. 2 Partis de l'est, les hommes trouvèrent une large vallée en Basse-Mésopotamie et s'y installèrent. 3 Ils se dirent les uns aux autres: «Allons! Au travail pour mouler des briques et les cuire au four!» Ils utilisèrent les briques comme pierres de construction et l'asphalte comme mortier. 4 Puis ils se dirent: «Allons! Au travail pour bâtir une ville, avec une tour dont le sommet touche au ciel! Ainsi nous deviendrons célèbres, et nous éviterons d'être dispersés sur toute la surface de la terre.» 5 Le Seigneur descendit du ciel pour voir la ville et la tour que les hommes bâtissaient. 6 Après quoi il se dit: «Eh bien, les voilà tous qui forment un peuple unique et parlent la même langue! S'ils commencent ainsi, rien désormais ne les empêchera de réaliser tout ce qu'ils projettent. 7 Allons! Descendons mettre le désordre dans leur langage, et empêchons-les de se comprendre les uns les autres.» 8 Le Seigneur les dispersa de là sur l'ensemble de la terre, et ils durent abandonner la construction de la ville.

Cette large citation du début du Vieux Testament nous rappelle le proverbe qui avertit que „l'homme propose mais le Seigneur dispose”. Les ruines de la Tour Babel sont restées dans la mémoire collective comme un signe du désordre dans le langage, qui empêche les gens à

---

<sup>1</sup> Babel est un nom hébreu de Babylone. Le texte hébreu rattache ce nom au verbe de consonance voisine traduit ici par mettre le désordre (v. 7 et 9). Babel est un nom originaire d'Akkadia, Bab-ilim, et signifie la „Porte vers le Seigneur”.

mettre en œuvre leurs projets ambitieux. En même temps, l'incompréhension linguistique permet au Seigneur de soumettre les gens plus facilement parce qu'ils deviennent plus faibles et confus. Pour moi, cette légende signifie qu'une langue et un langage uniques donnent plus de force aux humains, parce qu'ils arrivent à mieux s'entendre et ils peuvent transmettre facilement, d'une génération à l'autre, leurs connaissances et leurs expériences. Je considère qu'il y a au moins trois moments de la réception de cette légende par les chrétiens qui ont agi successivement, de manière linguistique, artistique et politique, pour communiquer plus facilement entre eux.

A l'époque de l'Antiquité, la première réponse des gens à cette punition divine est d'apprendre plusieurs langues, de traduire les textes et de les déposer dans des bibliothèques, comme par exemple celle d'Alexandrie, Égypte, où celle de Celsus, Éfès dans la Turquie d'aujourd'hui. L'autre moment significatif de la réception de la légende de la Tour Babel appartient à la Renaissance européenne. Elle a éveillé l'intérêt des peintres<sup>2</sup>, surtout Italiens, qui ont rendu immortelle sur leurs toiles cette histoire biblique en lui attribuant des significations insaisissables jusqu'à cette époque-là. Leur intérêt a été déclenché par les découvertes géographiques qui démontraient l'existence des nombreux peuples, avec des traditions, des mœurs et des langues différentes des Européens. La nécessité du dialogue avec les autres a fait que la connaissance de plusieurs langues devienne une occupation honorable, mise au service des navigateurs, des commerçants et des responsables politiques et militaires.

La communication entre les gens est devenue aujourd'hui plus facile grâce aux moyens électroniques et cybernétiques. Les dernières années, l'Union Européenne a adopté la même décision que le Seigneur, mais par des raisons différentes. Au nom du respect accordé à chaque membre de la Communauté on insiste pour l'utilisation de la langue maternelle à l'aide des milliers de traducteurs, connaisseurs des langues des pays puissants (la France, la Grande Bretagne, l'Allemagne) [3, 45-55]. En même temps, l'Union Européenne a adopté une *Carte du plurilinguisme* [5] qui soutient que la diversité des langues est inséparable à l'affirmation politique de l'Europe et le plurilinguisme est une liberté, un moyen d'affirmer la pérennité des entités nationales et infranationales, privilégiées par l'exercice de la citoyenneté. Elle est une réponse aux chocs des civilisations et aux diverses formes d'hégémonie politique, économique, et culturelle, un élément essentiel de l'innovation scientifique, un gage du progrès économique dans un monde pacifié.

Les directives de l'UE sont contredites par le monde alternatif, virtuel, que la cybernétique propose à l'échelle planétaire. Nous constatons ainsi que la Communauté Européenne ne peut pas éviter les effets négatifs de la globalisation, parmi lesquels la disparition des langues appartenant aux petites communautés, et ne peut pas empêcher le retour à une langue unique (l'anglais à présent). Selon la légende de la Tour Babel, le Seigneur a décidé que les gens respectent „l'altérité”, en découvrant leur identité à l'aide de la traduction des messages dans leur langue d'origine. L'intérêt de l'UE pour maintenir actives toutes les langues à l'aide de nombreux traducteurs n'est pas un affront au Seigneur, mais une réponse adéquate aux besoins de la communication entre les gens.

## **L'Exercice millénaire de la traduction de la Bible**

Les dernières décennies, la théorie de la réception d'un message [2, 94-111], soutenue par une vaste documentation qui rend accessible l'information pour tous les gens, a éveillé l'intérêt de la recherche du processus de la communication artistique. La première expérience de la

<sup>2</sup> Parmi les peintres qui ont réalisé des toiles inspirées par la légende de la Tour Babel on énumère Benozzo Gozzole, Rafael, Bruegel le Vieux.

science de la réception est celle de la traduction des variantes orales de la *Bible*<sup>3</sup>. Cette œuvre de l'Antiquité judaïque contient des informations d'une entière bibliothèque, avec plus de soixante livres appartenant aux divers auteurs. Selon les historiens des religions, après la circulation orale, elle a été écrite au VI<sup>ème</sup> siècle av. J.C. siècle dans l'araméen (parlée par les tribus issus de Sem), une langue sémitique proche de l'hébraïque. La traduction de la Bible devient plus rapide ainsi qu'entre 200 av. J.C. et 400 après J.C. elle est traduite en grec, syriaque et latin, en se disséminant en Europe et en Asie. La plus ancienne version écrite grecque, connue sous le nom de Septante<sup>4</sup>, est réalisée en Alexandrie<sup>5</sup>, l'Égypte, et elle a été utilisée par les premiers missionnaires pour prédire le mot du Seigneur. La *Bible* (contenant le Vieux et le Nouveau Testament), connue désormais sous le nom de *Sainte Écriture*, est finalisée au Ve siècle après JC. Sa traduction a continué, surtout en Asie Mineure, en arménien et géorgien. En Europe de sud-est, l'archevêque des goths, Ulfila, traduit au IV<sup>e</sup> siècle *la Bible, le Vieux Testament* et le *Nouveau Testament*, d'après une version grecque.

Après 1054, les chrétiens européens de l'est du continent ont évolué différemment que ceux de l'ouest. Si, en Asie, le processus de la traduction de *la Bible* est presque fini à la fin du premier millénaire, en Europe Occidentale il se déroule au deuxième millénaire dans un rythme accéléré. Il faut mentionner la version slave, commencée par Chiril et Méthodius au sud du Danube au XI<sup>ème</sup> siècle. Après la conquête du Byzance par les Ottomans, en 1453, et l'essor de la Renaissance artistique, les versions en allemand, italien, anglais sont réalisées parfois avec le sacrifice de la vie du traducteur<sup>6</sup>. Les États européens, constitués au XIX<sup>e</sup> siècle (russe, grec, roumain, bulgare, serbe), ont traduit *la Bible* dans leurs langues nationales, comme une marque de leur identité. Les dernières décennies, *la Sainte Écriture* est traduite par les spécialistes des diverses sociétés qui diffusent, chaque année, plus de 600 millions d'exemplaires.

## La traduction de la Bible en roumain

Dans les Pays Roumains, la traduction de *la Bible* s'est réalisée différemment que dans les pays orthodoxes voisins. D'habitude, le clergé utilisait le roumain oral pour transmettre les mots du Seigneur. Les premières traductions, incomplètes, des livres de la *Sainte Écriture*, surtout le *Livre des Psaumes du Vieux Testament* et les *Évangiles du Nouveau Testament*, ont été réalisés au XVI<sup>e</sup> siècle. Le plus vieux texte sacré imprimé en roumain appartient à Philip Moldoveanu et il a été réalisé à Sibiu, entre les années 1551-1553. Une étape importante de la traduction de la *Bible* en roumain est due à Coresi, un imprimeur qui connaissait différentes langues, surtout le grec et le latin. Il traduit et imprime, pendant les années 1660-1670, plusieurs livres du *Vieux et du Nouveau Testament* en utilisant des sources diverses, grecques, latines, slaves, hongroises. 1688 est l'année de l'apparition d'une version intégrale de la *Bible* en roumain, grâce au voïevode Șerban Cantacuzino, qui a réuni les savants autochtones de cette période<sup>7</sup> dans un effort commun pour accomplir ce projet. Après cette réalisation notable, les savants de l'église ou les gens de lettres proposent de nouvelles versions. La traduction en roumain de la *Sainte Écriture*, déroulée plus de six siècles, prouve l'importance des versions fidèles à l'original et illustre les nombreux pièges linguistiques qui empêchent la communication entre les gens parlant des langues différentes.

<sup>3</sup> *Bible* est un nom appartenant à la langue grecque, la forme du pluriel du mot „biblion”, „livre”, mot d'origine phénicienne où il a nommé un port, Byblos. Ici arrivaient les navires avec le papyrus de Chine.

<sup>4</sup> La *Septante*, la première version grecque de la Bible a été réalisée en Alexandrie par 72 savants Hébreux, représentant toutes les communautés juives de l'époque.

<sup>5</sup> Fondée par Alexandre le Grand entre 331-332 av. JC, Alexandrie était une des plus importantes villes du nord de l'Égypte et port à la Méditerranée, renommée par ses écoles philosophiques et pour son phare, l'une des merveilles de l'Antiquité.

<sup>6</sup> William Tydale, 1494-1536, est un pareil exemple. Adeptes de la Réforme promue par Luther, il est le premier à traduire en anglais le *Nouveau et le Vieux Testament*. Il a été supplicié par l'ordre de Charles Quint.

<sup>7</sup> Parmi les savants roumains qui ont travaillé à ce projet il y a Constantin Cantacuzino, Șerban et Radu Greceanu, Nicolae Milescu. Les traducteurs de la *Bible de Bucarest* s'inspirent des versions roumaines précédentes, des textes sacrés mis en circulation par les représentants du clergé, les raffinent et les actualisent du point de vue linguistique.

## Le XIXe siècle et les traductions littéraires dans les Pays Roumains

On peut croire que les traductions des œuvres non religieuses ont commencé en l'Europe chrétienne. La circulation de textes dans diverses variantes linguistiques a été intensifiée au milieu du deuxième millénaire, grâce à la découverte des caractères typographiques mobiles, en l'année 1455, et à l'apparition de la presse, découvertes attribuées à l'imprimeur allemand Gutenberg. Aux Pays Roumains les premières traductions des œuvres littéraires européennes ont été réalisées au XVIII<sup>ème</sup> siècle [4, 8]. Il s'agit de l'œuvre de Balthasar Gracian, *El Criticon*, paru à Iassy en 1794, et connu par Dimitrie Cantemir dès sa jeunesse. On peut parler d'une activité plus significative de la traduction des œuvres européennes dans notre langue au XIXe siècle. En 1820, Al. Beldiman traduit un texte de Florian et, une année plus tard, Leon Asachi réalise une version d'après l'un des romans de Bernardin de Saint Pierre.

Après 1830, les traductions deviennent si nombreuses que Mihail Kogălniceanu affirme dans son éditorial, *Introductiune*, publié dans le premier numéro de sa revue „Dacia literară”, que les „traductions ne font pas une littérature”. Les conséquences immédiates de cette affirmation sont au moins deux. Premièrement, son opinion n'est pas agréé par les traducteurs roumains qui accélèrent le rythme de leur activité. Deuxièmement, quelques écrivains de la même génération que Mihail Kogălniceanu dédient leurs œuvres originales aux réalités nationales, en s'inspirant de la nature, des mœurs, des traditions, de l'histoire et du folklore littéraire. Le plus connu d'entre eux est Vasile Alecsandri. Ses œuvres ont été traduites dans les plus utilisées langues de l'Europe, soit par des amis, soit par des traducteurs français, anglais, italiens, allemands. Avant le succès européen de l'œuvre de Vasile Alecsandri, un livre dédié à l'histoire de la Porte Ottomane, *Incrementa atque decrementa Aulae Otomanice*, appartenant au prince roumain Dimitrie Cantemir, a été traduit en français et en anglais, au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, quand son fils, Antioh, est devenu le représentant à Londres et à Paris de la reine de l'Empire Russe.

Au XIXe siècle, plusieurs écrivains ont eu l'ambition de faire connaître leurs œuvres au-delà des frontières linguistiques des Provinces Roumaines en faisant appel soit aux traductions personnelles (I.H. Rădulescu, Ion Ghica, Nicolae Bălcescu, Mihail Kogălniceanu), soit à des traducteurs spécialisés (D. Bolintineanu, Titu Maiorescu). On remarque une exception de cette règle avec *Cântarea României*. Selon les témoignages de leurs contemporains, la version originale en roumain a été élaborée par Alecu Russo et la traduction française par Nicolae Bălcescu. Dans cette situation les historiens de notre littérature considèrent qu'il s'agit d'une œuvre collective [1, 269-290]. Une autre voix de la génération de premiers romantiques préoccupés d'affranchir les frontières linguistiques appartient à D. Bolintineanu. En 1866, il mit en circulation un volume en français, *Brisés d'Orient*, recueil de vers choisis de son œuvre poétique. La traduction des vers a été faite par un spécialiste et le volume a retenu l'attention des universitaires francophones qui l'ont analysé devant leurs étudiants.

Dans la deuxième partie du XIX<sup>ème</sup> siècle, la présence de la famille allemande de Hohenzollern sur le trône de la Roumanie a stimulé l'intérêt pour les traductions littéraires dans d'autres langues. Titu Maiorescu, l'un des fondateurs de la société Junimea, a dirigé la traduction en allemand des œuvres de ses amis. Il a convaincu sa belle sœur, Mite Kremnitz, de traduire plusieurs textes des membres de Junimea et de les publier en Allemagne. Devenu ministre de l'instruction, Titu Maiorescu a soutenu l'apparition des publications littéraires dans les grandes villes de l'Empire de Habsbourg (Vienne, Oradea, Budapest), où se trouvaient beaucoup de Roumains. Il a initié un système institutionnalisé de la réception de la littérature roumaine par des lecteurs parlants d'autres langues, en découvrant des traducteurs, connaisseurs de notre peuple, pays et langue. Son système de disséminer la littérature roumaine parmi les lecteurs parlant d'autres langues maternelles est valable encore aujourd'hui.

À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, un autre écrivain philo français, Alexandre Macedonski, a publié un volume de vers, *Bronzes*, en 1897, une prose expressionniste *Le calvaire du feu* et une

pièce de théâtre, *Le Fou*, écrites en français par lui-même. Malheureusement, ces textes n'ont pas été remarqués en France et l'écrivain revient en Roumanie plutôt déçu. Duiliu Zamfirescu, un autre écrivain contemporain avec Al. Macedonski, présente ses vers en italien, peu remarqués aussi par les lecteurs étrangers.

## **Le XXe siècle et les ambitions des nos écrivains d'être connus au-delà des frontières de la langue maternelle**

Pendant ce siècle, la nouvelle technologie de la communication (télégraphe, radio, e-mail) rend plus facile le processus de la réception des textes au-delà des frontières linguistiques des langues maternelles. Nos gens de lettres deviennent de plus en plus intéressés à ce que la valeur de leurs œuvres soit reconnue par des lecteurs appartenant aux cultures différentes et parlant une autre langue maternelle. On peut considérer cet intérêt un signe du début de la globalisation culturelle, nos écrivains désirant que leurs créations soient reconnues à l'échelle européenne. Une pareille réception apportera sans doute du profit financier aux auteurs et aux éditeurs. Même le rêve de conquérir des prix littéraires importants ne s'est point réalisé. La récolte des récompenses avec des prix est insignifiante. On peut citer le prix obtenu par Vasile Alecsandri de la part d'une société provençale, en France. Un siècle après, Horia Vintilă a reçu le prix Goncourt pour son roman *Le Dieu est né dans l'exil*. À Struga, en Macédoine, Nichita Stănescu a obtenu un prix régional de poésie en surclassant le plus connu poète soviétique de la nouvelle génération, E. Evtuşenko. En 2010, une femme écrivain, née en Roumanie mais d'ethnie allemande, a reçu le prix Nobel pour littérature. Partie de la Roumanie depuis plusieurs décennies, Herta Müller s'est inspirée dans ses proses de son expérience de vie en Transylvanie pendant le régime totalitaire. Peut-on considérer que cette distinction honorable appartient à notre culture ou bien à celle allemande? C'est assez difficile d'y répondre.

Dans la première partie du XXe siècle, beaucoup d'écrivains veulent être connus au - delà des frontières linguistiques de leur langue maternelle. Par exemple, les écrivains aristocrates, Hélène Văcărescu et Marthe Bibescu ont été récompensées pour leurs œuvres soit avec des prix de l'Académie française, soit par l'admission dans l'Académie belge. Leurs poésies et proses dédiées au pays natal illustrent la vie patriarcale des paysans roumains, leurs croyances et traditions, et reflètent une Roumanie idyllique, similaire au monde décrit par les poètes de l'Antiquité latine. Si Hélène Văcărescu se considère un messager de la culture roumaine en France, Marthe Bibescu se déclare à la fin de sa vie un écrivain français. La même attitude manifeste Eugène Ionescu qui a connu le succès en France. L'absurde de la vie contemporaine illustré dans sa dramaturgie est semblable au „mof” des proses de Ion Luca Caragiale et son désir de se considérer français est trahi par les racines roumaines de son œuvre.

Un autre écrivain roumain, origine modeste et d'instruction incomplète, a connu le succès en Occident, grâce à sa prose écrite par lui-même en français. Ses narrations présentent la vie des gens habitant les plus insalubres endroits de Brăila, une ville située près du delta du Danube. La banlieue de la ville est peuplée gens de diverses ethnies, sans éducation et sans foi religieuse. Leur vie, presque immorale, est dirigée par instincts. Le narrateur décrit des personnages qui vivent dans des conditions misères, mais respectent un code moral avec des principes presque chevaleresques, comme par exemple la loyauté, l'amour de la nature sauvage, l'aide des enfants victimes de la brutalité des hommes. Dans ses mémoires de voyage, Panait Istrati illustre aussi des régions de la Méditerranée orientale. La ville du Caire, la capitale de l'Égypte, et Constantinople, la capitale de la Porte Ottomane, attirent l'attention du conteur d'une manière particulière. Dans ces grandes métropoles il découvre des amis sincères, en dépit de leur vie sordide et périlleuse. „L'écrivain des gens exclus de la société”, Panait Istrati s'est considéré toujours roumain, quoique son père grec eût abandonné sa femme roumaine huit mois après la naissance de son garçon. Comblé d'éloge par la critique française „conteur roumain et écrivain

français”, Panaït Istrati a été blâmé dans son pays natal, son œuvre a été interdite plusieurs fois et les lecteurs ont ignoré ses créations.

Le mécanisme institutionnel de la traduction du texte littéraire roumain se développe après la Première Guerre Mondiale dans les cadres suggérés par Titu Maiorescu quelques décennies auparavant. L’initiative appartient à la Société des Écrivains qui réussit à trouver des maisons d’éditions et des traducteurs intéressés à publier dans leurs pays les œuvres de nos auteurs. Les plus traduits écrivains à cette époque sont Liviu Rebreanu avec la *Forêt des pendus* et Mihail Sadoveanu avec ses nouvelles de *Hanu Ancutei (L’auberge d’Ancuța)* et son roman *Baltagul (La massue)*. Après la Deuxième Guerre Mondiale les traductions des autres langues sont contrôlées par les institutions spécialisées du régime totalitaire. D’habitude, la sélection des œuvres et des auteurs à traduire est faite en fonction des décisions politiques. Les poètes Mihai Beniuc, Maria Banuș, Eugen Jebeleanu et les prosateurs Zaharia Stancu, Geo Bogza, Eugen Barbu, Marin Preda, Titus Popovici sont traduits en français, italien, russe. De la génération des années '60, le poète Marin Sorescu est traduit plusieurs fois aussi.

Au XX<sup>ème</sup> siècle, la réception de la littérature roumaine a été influencée par les productions cinématographiques, récompensées avec des prix aux divers festivals. Depuis les années '30, les œuvres des écrivains roumains sont devenues des scénarios de quelques films remarquables par la critique européenne: *Katia ou le Démon bleu* de Marthe Bibescu, *Codine* et *Les chardons de Baragan* de Panaït Istrati, *La forêt des pendus* de Liviu Rebreanu. Après 1990, pendant la transition, l’isolement culturel est remplacé par une expansion exagérée. Nos écrivains, reconnus ou ignorés par la critique littéraire, quittent leur pays natal et s’établissent dans d’autres pays. En écrivant leurs créations dans la langue de leur nouveau pays, quelques uns obtiennent une gloire éphémère. En Suisse, au Canada ou aux États-Unis ils utilisent les modèles de succès du texte littéraire, où l’identité de l’auteur est ignorée par des éditeurs obsédés par le succès immédiat. Sauf ces présences littéraires au-delà des frontières linguistiques de notre langue les dernières années s’est consolidé un système national de promotion de nos créateurs par l’intermédiaire de l’Institut Culturel Roumain, le légataire de la Fondation Culturelle Roumaine. Cette institution, un mélange entre l’ancienne Fondation régale et les écoles roumaines créées par Nicolae Iorga à Paris et à Rome, a une section, le Centre International du Livre, qui s’occupe des traductions des auteurs roumains et de leur publication à l’étranger. Malheureusement, cette bonne intention a été vouée à l’échec.

## Les invariants (brands) culturels autochtones

La globalisation, comme expansion ou conquête, a existé dans l’histoire de l’humanité depuis toujours. Tandis que les résultats de l’expansion matérielle ont été détruits, la culture artistique a transmis, grâce à l’écriture et aux traductions, des informations appartenant au passé, utiles pour le présent. On ne peut pas imaginer l’existence d’un peuple, sans une longue tradition artistique. La séparation du passé culturel du temps actuel est impossible à faire. La mémoire collective retient quelques invariants. Comment peut-on considérer les épopées d’Homère que des créations artistiques exceptionnelles? Tandis que les historiens et les archéologues n’ont pas la certitude que la guerre des ahéens contre la cité de Priam a eue lieu et ne savent pas l’endroit où s’est déroulée la confrontation des deux armées, des millions de lecteurs ont lu les vers d’Homère et ont la certitude que cette histoire de l’Antiquité grecque est réelle.

Notre littérature n’a pas de textes si vieux et avec une si large réception que celle des Grecs. En dépit de cette vérité, les savants du Moyen Âge ont essayé de trouver les invariants qui définissent notre spiritualité. À la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, l’imprimeur Șerban, le fils de Coresi, a utilisé dans son *Vieux Testament* le mot „roumain” avec la signification actuelle. Le terme „balcanisme”, avec ses dérivés, est utilisé au XX<sup>ème</sup> siècle pour définir la direction

littéraire illustrée dans les œuvres de Panaït Istrati, Ion Barbu, Mateiu Caragiale, Eugen Barbu. Cette direction est en consonance avec des traits du caractère des Roumains, la réflexion et l'harmonie avec la nature d'une part, la ruse et la paresse de l'autre part.

Le troisième invariant de notre spiritualité est représenté par l'œuvre de Mihai Eminescu. Sa poésie, apprise par cœur et récitée par les Roumains depuis leur enfance, a modelé notre esprit collectif, en lui attribuant de nouveaux traits artistiques: sensibilité et admiration pour le beau, le culte pour la perfection de l'expression écrite, le respect pour le passé et pour le sacrifice humain mené à sauver l'intégrité du pays et de la famille, l'obligation de transmettre aux nouvelles générations les traditions, la foi orthodoxe et les mœurs des ancêtres.

La culture écrite a modelé et a défini notre nationalité, et notre sensibilité pour la beauté artistique. C'est avec ses marques distinctives qu'elle est connue au-delà des frontières linguistiques. Consolidées avec difficulté les derniers quatre siècles, les marques distinctives de notre culture continueront à se consolider aussi à l'avenir, en attendant le moment d'être reconnues par les autres à l'aide des traductions littéraires.

## Bibliographie

1. Cornea, Paul, *Studii de literatură română modernă*, București: EPL, 1962.
2. Eagleton, Terry, *Teoria literară. O introducere*, Iași: Polirom, 2008.
3. XXX, *Dicționarul cronologic al romanului tradus în România de la origini până în 1989*, București: Editura Academiei Române, 2005.
4. XXX, *La Carte Européenne du plurilinguisme*, version courte dans [www.observatoire-plurilinguisme.eu](http://www.observatoire-plurilinguisme.eu).
5. [www.interbible.org/interBible/ecritures/bu/index.php](http://www.interbible.org/interBible/ecritures/bu/index.php).

## Literatura și frontierele limbii materne

### Rezumat

*Articolul prezintă aspecte ale comunicării literare, apelând la semnificațiile multiple ale legendei biblice despre Turnul Babel. Dezordinea din limbă și din limbaj, ca formă de pedepsire a oamenilor pentru neascultarea poruncilor dumnezeiești, este considerată în Geneză una dintre cauzele slăbiciunii umanității. Incapacitatea oamenilor de a comunica între ei a impulsivat traducerea Bibliei în numeroase limbi. Mai bine de două mii de ani, cărturarii bisericii creștine au tradus cărțile sfinte în greacă, latină, siriacă, slavonă etc. Românii au început să traducă Biblia în limba lor maternă începând cu secolul al XVI-lea, concomitent cu epoca de consolidare a naționalității. Acest exercițiu a făcut ca în secolul al XIX-lea să se dezvolte cu repeziciune traducerile literare nereligioase. După valul traducerilor din alte limbi de la jumătatea secolului al XIX-lea, autorii români au început să-și prezinte operele în limbile Europei occidentale.*